



Annales historiques de la Révolution française

375 | janvier-mars 2014

Les Indes Orientales au carrefour des Empires

Entre le pittoresque et l'érudition. L'idée de l'Inde en France (1760-1830)

Between the Picturesque and Erudite. The Idea of India in France (1760-1830)

Massimiliano Vaghi



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13056>

DOI : 10.4000/ahrf.13056

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2014

Pagination : 49-68

ISBN : 978-2-200-9083-2790-8

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Massimiliano Vaghi, « Entre le pittoresque et l'érudition. L'idée de l'Inde en France (1760-1830) », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 375 | janvier-mars 2014, mis en ligne le 01 juillet 2017, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13056> ; DOI : 10.4000/ahrf.13056

Tous droits réservés



ENTRE LE PITTORESQUE ET L'ÉRUDITION. L'IDÉE DE L'INDE EN FRANCE (1760-1830)

Massimiliano VAGHI

La seconde moitié du XVIII^e siècle est un tournant pour ce qui concerne l'intérêt des élites françaises pour le monde indien. D'un côté on voit les dernières influences de la pensée universaliste des Lumières se mêler aux premières réflexions des orientalistes *ante litteram*, et, de l'autre, une attention particulière est portée au scénario géopolitique du subcontinent, où on peut assister aux derniers épisodes de la centenaire rivalité coloniale franco-anglaise. À cette époque la connaissance de l'Inde, soit de sa politique, soit de sa société, pour être considérée sérieuse doit se fonder sur l'expérience directe. Une sorte de méthodologie « pratique », qui est fort différente tant de celle employée par la quasi-totalité des érudits de l'Âge Moderne (dont la connaissance de l'Inde se fondait presque entièrement sur les récits et les mémoires de voyageurs et de missionnaires), que de celle qui sera élaborée par les orientalistes à partir du XIX^e siècle, quand de nouvelles sources documentaires permettront des approches scientifiques différentes de la société indienne.

Mots-clés : Inde, orientalisme, orientalistes, intellectuels français, Lumières

Pendant le XVIII^e siècle, les rapports entre l'Europe et l'Inde ont évolué vers plus d'ingérence des Européens dans les affaires internes des potentats indiens, ce qui a entraîné des changements significatifs dans la perception des Indiens par les Européens.

La période comprise entre 1750 et 1800, en effet, a connu le passage d'un espoir colonial presque uniquement commercial des Européens en Asie à une expansion territoriale, dans l'esprit d'une colonisation impériale ; de plus, de 1740 à 1748, la guerre de succession d'Autriche a provoqué

l'interruption de la coopération européenne en Inde qui avait existé dès la fin du XVII^e siècle. À cette époque, la rivalité économique et commerciale franco-anglaise¹ a conduit les Européens à intervenir plus fréquemment dans la politique indienne, mais il en est aussi résulté un plus grand intérêt pour les cultures du subcontinent. En un mot, la naissance de l'orientalisme moderne se situe à la même période que le début de l'expansion européenne en Asie du sud.

L'Inde des Lumières

Vers le milieu du XVIII^e siècle, donc, les racines de la conquête du subcontinent indien par les pays d'Europe furent posées ; mais ceci, parmi les élites européennes, n'entraîna pas dans l'immédiat une acceptation « culturelle » de vastes acquisitions territoriales au détriment des princes indiens.

Il y a eu, en France spécialement, une perplexité des élites devant les « projets » de certains gouverneurs (par exemple Joseph-François Dupleix²) de soumettre les potentats indiens à une domination politique : tout au plus, on pensait que le commerce seul devait pousser les Européens en Asie, la conquête étant un rêve trop dispendieux et incertain.

Montesquieu et les Encyclopédistes interprétaient généralement l'existence des colonies de la France uniquement pour le bénéfice commercial de la métropole, et point du tout pour affirmer le prestige français en Asie, ni pour aider des alliés asiatiques, ni, enfin, pour exporter en Asie la civilisation et les coutumes de l'Europe³.

(1) Voir François CROUZET, *La guerre économique franco-anglaise au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2008 (en particulier, sur la rivalité dans le subcontinent indien, p. 331-339). Voir aussi Philippe HAUDRÈRE, *La Compagnie française des Indes au XVIII^e siècle*, 2 tomes, Paris, Les Indes savantes, 2005 (2^e éd. rev. et corr.), t. 2, p. 635-749 ; et Catherine MANNING, *Fortunes à faire. The French in Asian Trade, 1719-48*, Aldershot, Ashgate, 1996, p. 109-127.

(2) Le gouverneur de la Compagnie des Indes Joseph-François Dupleix (1697-1763) est célèbre pour sa tentative d'expansion territoriale en Inde et pour le long conflit contre les Anglais (1746-1754). Dupleix inaugurerait la politique du « nababisme » (*nabobism*, en anglais), c'est-à-dire l'ingérence des Européens dans les affaires politiques indiennes. En 1754, accusé des derniers échecs militaires français, il fut remplacé et obligé de rentrer à Paris. Sur la figure et l'importance de Dupleix, voir les trois ouvrages classiques : Prosper CULTRU, *Dupleix, ses plans politiques, sa disgrâce*, Paris, Hachette, 1901 ; Henry H. DODWELL, *Dupleix and Clive. The beginning of empire*, London, Methuen, 1920 ; Alfred MARTINEAU, *Dupleix et l'Inde française : 1749-1754*, 4 tomes, Paris, H. Champion, 1920-1928 ; et ma récente étude : Massimiliano VAGHI, *Joseph-François Dupleix e la prima espansione europea in India : " Le trône du grand Mogol tremble au seul bruit de votre nom "*, Milano, Unicopli, 2008.

(3) Sur la question coloniale en France à partir du XVIII^e siècle, voir Gilles MANCERON, *Marianne et les colonies. Une introduction à l'histoire coloniale de la France*, Paris, La Découverte, 2003 ; François-Joseph RUGGIU, « India and the Reshaping of the French Colonial Policy (1759-1789) », *Itinerario*, 35-2 (août 2011), p. 25-43 ; Ian H. MAGEDERA, « Arrested Development: The Shape of



Montesquieu, en particulier, voit les comptoirs indiens et chinois comme uniquement liés au but utilitaire de procurer des produits exotiques à la mode en Europe. Dans les *Lettres Persanes* il exprime du respect pour l'ancienne population et pour la grande civilisation de l'Inde, et il considère les échanges commerciaux comme la seule justification de la présence européenne en Asie :

« Les princes ne doivent [...] point songer à peupler de grands pays par des colonies [...]. Au lieu d'augmenter la puissance [du prince], elles ne feraient que la partager ; au moins qu'elles n'eussent très peu d'étendue, comme sont celles que l'on envoie pour occuper quelque place pour le commerce »⁴.

De plus, dans *De l'Esprit des lois*, il constate un passif du bilan commercial pour les pays européens, qui achètent les produits asiatiques locaux contre des métaux précieux⁵.

La France, donc, affichait un désintérêt presque général pour les aventures politiques dans les pays d'outre-mer, considérés comme le dernier refuge pour les désespérés, les pauvres, les ingénus ou les aventuriers. Pour la majorité de la population française, pour la *masse*, les colonies d'outre-mer restaient un espace de légendes : « Pour la masse, les colonies demeurèrent des pays embrumés de légendes, vers lesquels l'esprit d'aventure seul pouvait entraîner de braves gens, s'ils n'étaient très pauvres ou très naïfs »⁶.

Cependant, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, l'homme cultivé en France était souvent atteint d'une certaine indophilie.

En 1769, l'astronome Le Gentil de La Galaisière décrit l'Inde comme un pays riche en beautés naturelles et artistiques, ayant une population

French India after the Treaties of 1763 and 1814 », *Interventions*, 12-3, 2010, p. 331-343. Voir aussi la belle préface de Marcel DORIGNY à la nouvelle édition de Yves BENOT, *La démence coloniale sous Napoléon*, Paris, La Découverte, 2006, p. I-IX ; et Massimiliano VAGHI, « Joseph-François Dupleix nella storiografia francese (secoli XVIII-XX) », dans Massimiliano VAGHI, « *La Relation du siège de Pondichéry en forme de journal* » (1748). *Un episodio chiave della rivalità anglo-francese in India*, Milano, CUEM, 2010, p. 79-102.

(4) MONTESQUIEU, *Lettres persanes* (éd. du 1758 établie par J. Starobinski), Paris, Gallimard, 1973, lettre CXXI, p. 273.

(5) « Les Indes ont été, les Indes seront ce qu'elles sont à présent; et dans tous les temps, ceux qui négocieront aux Indes y porteront de l'argent, et n'en rapporteront pas ». MONTESQUIEU, *De l'Esprit de lois* (éd. établie par L. Versini), 2 tomes, Paris, Gallimard, 1995 (1^{re} éd. Genève, 1748), t. 2, p. 636.

(6) Albert DUCHÊNE, *La politique coloniale de la France : le Ministère des colonies depuis Richelieu*, Paris, Payot, 1928, p. 90.

douce et paisible (« un peuple si doux et si tranquille »⁷), et Voltaire souligne l'ancienneté et la douceur des coutumes des Indiens et le rôle fondamental de l'Inde comme berceau du savoir et de la civilisation :

« Nous [Européens] avons désolé leur pays, nous l'avons engraisé de notre sang. Nous avons montré combien nous les surpassons en courage et en méchanceté, et combien nous leur sommes inférieurs en sagesse. Nos nations d'Europe se sont détruites réciproquement dans cette même terre, où nous n'allons chercher que de l'argent, et où les premiers Grecs ne voyageaient que pour s'instruire »⁸.

De plus Voltaire, comme Jean-Sylvain Bailly (1736-1793), estimait que l'Europe était redevable à l'Inde pour les sciences et la philosophie, les notions de sept planètes, de sept métaux et du zéro – transmises par les Arabes à l'Europe au Moyen Âge – et, enfin, même pour le jeu des échecs. En un mot, « tout nous vient des bords du Gange, astronomie, astrologie, métempsycose »⁹.

En 1782, Pierre Sonnerat (1748-1814) voit également en Inde l'évidence d'un glorieux passé culturel. Il cite Pythagore, qui considérerait la religion et les lois de l'Inde ancienne comme un modèle pour la terre entière, y compris pour l'Égypte et pour la Grèce classique :

« On trouve chez les Indiens les vestiges de l'Antiquité la plus reculée [...]. On sait que tous les Peuples vinrent y puiser les éléments de leurs connaissances, et que Pythagore quitta la Grèce pour étudier sous les Brachmanes, regardés alors comme les plus éclairés des hommes [...]. L'Inde dans sa splendeur donna des religions et des lois à tous les autres Peuples ; l'Égypte et la Grèce lui durent à la fois leurs fables et leur sagesse »¹⁰.

Par contre, à la même période, il y a des mentions fréquentes de l'usage « barbare » de la *sati*, le sacrifice des veuves sur le bûcher de leurs

(7) LE GENTIL, *Voyage dans les mers de l'Inde fait par ordre du Roi à l'occasion du passage de Vénus sur le disque du soleil* [éd. or., 1779-1781], dans Guy DELEURY (éd.), *Les Indes florissantes, anthologie des voyageurs français (1750-1820)*, Paris, R. Laffont, 1991, p. 201.

(8) VOLTAIRE, *Fragments historiques sur quelques révolutions dans l'Inde* (1773), dans VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, Paris, Hachette, 1894, t. XXIX, p. 386.

(9) Lettre de Voltaire à Jean-Sylvain Bailly (15 décembre 1775), dans Jean-Sylvain BAILLY, *Lettres sur l'origine des sciences et sur celle des peuples de l'Asie*, Londres-Paris, Elmesly-Debure, 1777, p. 4.

(10) Pierre SONNERAT, *Voyage aux Indes Orientales et à la Chine* [1^{re} éd. 1782], dans DELEURY, *Les Indes florissantes...*, op. cit., p. 16-17.

époux, qui avait depuis longtemps touché la sensibilité des Européens¹¹. Entre 1773 et 1776, le Comte de Modave exprime son horreur devant ce spectacle cruel¹². Par ailleurs, Voltaire lui-même souligne la contradiction entre la haute antiquité de la civilisation et de la culture de l'Inde et quelques rituels barbares comme celui de la *sati*. Il essaie d'expliquer ce fanatisme comme faisant partie des contradictions de toute nature humaine :

« Comment put-il arriver qu'ensuite ces mêmes hommes qui se faisaient un crime d'égorger un animal, permissent que les femmes se brûlassent sur le corps de leurs maris, dans une vaine espérance de renaître dans des corps plus beaux & plus heureux ? C'est que le fanatisme & les contradictions sont l'apanage de la nature humaine »¹³.

L'Indien, donc, est de quelque façon un individu irrationnel, et une peur commence à se manifester chez une minorité d'intellectuels français à l'époque des Lumières : les Européens ne doivent pas se laisser corrompre dans leurs plus saines coutumes morales et politiques au contact culturel et physique avec les Indiens *barbares*. À ce propos, l'officier français De la Flotte, actif en Inde pendant la guerre des Sept Ans, donne l'exemple de Goa comme région où le sang des Européens et des Indiens a été mélangé, aboutissant à un relâchement de la discipline et à l'annulation du commerce portugais par un surcroît de luxe et de débilité. Contrairement au cadre généralement universaliste des Lumières, selon De la Flotte – évidemment un indophobe –, les Indiens étaient différents des Européens, et moralement inférieurs à cause de leur corruption :

« Les Portugais, par une longue suite de débauches, sont parvenus à défigurer leur génération & de toutes familles qui sont encore établies dans cette ville, il y en a peu qui ne portent la marque certaine du mélange de leurs pères avec le sang vil des esclaves. De là cette révolution des mœurs nationales, la foiblesse des chefs, le relâchement de la discipline,

(11) Sur le phénomène complexe de la *sati*, voir : John S. HAWLEY (dir.), *Sati, the Blessing and the Curse : The Burning of Wives in India*, New York-Oxford, Oxford University Press, 1994 ; Andrea MAJOR, *Pious Flames : European Encounters with Sati (1500-1830)*, Oxford, Oxford University Press, 2006 ; Reena MISHRA, *The Institution of Sati in India*, Delhi, Abhijeet Publications, 2009.

(12) Louis-Laurent de Féderbe, Comte DE MODAVE, *Voyage en Inde du Comte de Modave, 1773-1776: nouveaux mémoires sur l'état actuel du Bengale et de l'Indoustan*, texte établi et annoté par Jean Deloche, Paris, École Française d'Extrême-Orient, 1971, p. 174.

(13) VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations, et sur les principaux faits de l'histoire, depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIII. Nouvelle et dernière édition, revue, corrigée & considérablement augmentée*, 6 tomes, [Lausanne], sans éd., 1770, t. I, p. 79.



l'anéantissement du commerce & la ruine publique, suite nécessaire du luxe & de la mollesse »¹⁴.

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'*Histoire philosophique et politique des deux Indes*¹⁵, l'œuvre principale de Guillaume-Thomas Raynal (1713-1796), parue la première fois en 1770, peut être considérée comme une sorte de synthèse de la pensée des Lumières.

Pour Raynal, la question fondamentale est la suivante : « L'Europe a-t-elle besoin de grands établissemens dans les Indes pour y faire le commerce ? »¹⁶. La réponse – complexe et bien articulée, mais qui démontre une certaine approximation à propos de la rapidité de la conquête des Européens –, est négative, et se focalise sur l'agressivité des Européens :

« À peine les Portugais parurent dans l'Orient, qu'un petit nombre de vaisseaux & de soldats y bouleversèrent les royaumes. Il ne fallut que l'établissement de quelques comptoirs, la construction de quelques forts, pour abattre les puissances de l'Inde. Lorsqu'elles cessèrent d'être opprimées par les premiers conquérans, elles le furent par ceux qui les chassoient & les remplaçoient. L'histoire de ces délicieuses contrées, cessa d'être l'histoire des naturels du pays, & ne fut plus que celle de leurs tyrans »¹⁷.

D'un autre côté, ce n'est pas seulement l'immoralité de la conquête et sa violence qui dissuadent les grands projets de domination aux Indes. Du point de vue pratique – selon Raynal – tant le climat que l'anarchie existante dans le subcontinent¹⁸ rendent impossible ou, au moins, économiquement désavantageuse une vaste domination européenne :

« Qu'on admette la domination solidement établie, la situation du conquérant ne sera pas beaucoup meilleure. Les revenus de l'Indostan seront absorbés dans l'Indostan même. Il ne restera à la puissance de l'Europe qui aura conçu ce projet d'usurpation, qu'un grand vuide dans sa population, & la honte d'avoir embrassé des chimères »¹⁹.

(14) DE LA FLOTTE, *Essais historiques sur l'Inde, précédés d'un journal de voyages et d'une description géographique de la côte de Coromandel*, Paris, Hérisson le fils, 1774, p. 125-126.

(15) Guillaume-Thomas RAYNAL, *Histoire philosophique et politique des établissemens et du commerce des Européens dans les deux Indes*, 10 tomes, Genève, Chez Leonard Pellet, 1780 (éd. or., Amsterdam, 1770).

(16) *Ibidem*, t. 3, p. 263.

(17) *Ibid.*, t. 3, p. 266.

(18) « Les législateurs de l'Inde paroissent n'avoir eu en vue que d'augmenter les funestes influences d'un climat brûlant », *ibid.*, t. 3, p. 270.

(19) *Ibid.*, t. 3, p. 276-277.

À propos de l'antiquité de la haute civilisation indienne, l'opinion de Raynal ressemble de manière singulière à celle de Voltaire :

« On conviendra que [l'Inde] c'est le séjour le plus assuré pour ses habitans, & le pays le plus anciennement peuplé. L'origine de la plupart de nos sciences va se perdre dans son histoire. Les Grecs alloient s'instruire dans l'Inde, même avant Pythagore. Les plus anciens peuples commerçans y trafiquoient pour en rapporter des toiles, qui prouvent combien l'industrie y avoit fait du progrès »²⁰.

Toutefois, même pour lui, la *sati* témoigne du côté le plus obscur d'un monde habituellement loin de toute violence²¹. Il s'agit d'une horreur dont les responsables sont les anciens *Législateurs* des Indes, qui ne l'ont jamais combattue :

« La vérité, le mensonge, la honte, toutes les sortes de préjugés civils ou religieux peuvent donc élever l'homme jusqu'au mépris de la vie le plus grand des biens, de la mort la plus grande des terreurs, & de la douleur le plus grand des maux. Législateurs imbécilles, pourquoi n'avez-vous pas su démêler ce terrible ressort ? Ou si vous l'avez connu, pourquoi n'en avez-vous pas su tirer parti, pour nous attacher à tous nos devoirs ? Quels pères, quels enfans, quels amis, quels citoyens n'eussiez-vous pas fait de nous, par la seule dispensation de l'honneur et de la honte ? Si la crainte du mépris précipite au Malabar une jeune femme dans un brasier ardent, en quel endroit du monde ne réfondroit-elle pas une mère à allaiter son enfant, une épouse à garder la fidélité à son époux ? »²².

L'expérience directe des premiers orientalistes

La fascination et la curiosité pour l'Orient indien, très répandues à l'époque des Lumières²³, se transforment, dans la France de la deuxième partie du XVIII^e siècle²⁴, grâce aux travaux de l'érudit et aventurier

(20) *Ibid.*, t. 1, p. 63.

(21) « Doux, humain, timide rien n'a pu familiariser un Indien avec la vue du sang, ni lui inspirer le courage & le sentiment de la révolte. Il n'a que le vice de la faiblesse », *Ibid.*, t. 1, p. 65.

(22) *Ibid.*, t. 1, p. 118.

(23) Voir, par exemple, Massimiliano VAGHI, *L'idea dell'India nell'Europa moderna (secoli XVII-XX)*, Milano-Udine, Mimesis, 2012, p. 65-112 ; et Christine MAILLARD, *L'Inde vue d'Europe. Histoire d'une rencontre, 1750-1950*, Paris, Albin Michel, 2008, p. 21-128.

(24) Parmi les œuvres qui visent à reconstituer l'image de l'Inde dans la seconde moitié du XVIII^e siècle voir DELEURY, *Les Indes florissantes, anthologie des voyageurs français, op. cit.* ; et Florence D'SOUZA, *Quand la France découvrit l'Inde. Les écrivains-voyageurs français en Inde (1757-1818)*, Paris, L'Harmattan, 1995.



Abraham-Hyacinthe Anquetil-Duperron (1731-1805) et du jésuite Gaston-Laurent Cœurdoux (1691-1779), les pionniers français de la science orientaliste moderne²⁵.

Duperron ne fait aucune description naturaliste de l'Inde, mais il exprime son intérêt pour les religions, les langues, et les traditions du subcontinent :

« L'étude des langues & de l'histoire de l'Asie, n'est pas une étude de mots, ou de simple curiosité, puis qu'elle contribue à nous faire connoître des contrées plus considérables que l'Europe, qu'elle offre un tableau propre à perfectionner la connoissance de l'homme, & surtout à assurer les droits imprescriptibles de l'humanité »²⁶.

Duperron a des vues semblables à celles de Voltaire à propos du paradoxe de la culture et du savoir en Inde, justifiant sa réputation d'être le *berceau* de l'origine de l'humanité selon les philosophes de l'antiquité européenne. Pourtant, bien qu'il reconnaisse les Brahmanes de l'antiquité indienne comme vertueux (ayant poussé des Grecs et des Romains à faire des voyages d'études en Inde) et les sciences et les arts encore fort considérables à son époque, il n'hésite pas à dénoncer les *Brames* modernes comme des interprètes arrogants de leur religion auprès du peuple crédule. Profitant d'un prestige social absolu, en effet, ils défendent la pratique violente de la *sati*, une vraie *tyrannie*²⁷ :

« Les Brames font plus de mal avec plus de politique : ce sont eux qui imaginèrent ces loix cruelles qui contraignoient une malheureuse veuve de l'un d'eux à se brûler sur le bûcher de l'époux qu'elle venoit de perdre. S'ils voient quelque objet qui émousse leur cupidité naturelle, d'abord un oracle supposé les en rend maîtres »²⁸.

(25) Sur les deux personnages, pour une vue d'ensemble, voir Lucette VALENSI, «Anquetil-Duperron, Abraham-Hyacinthe», dans François POUILLON (dir.), *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, Paris, Karthala, 2008, p. 21-23 ; Ivo BUDIL, «Abraham Hyacinthe Anquetil Duperron : Clash of Orientalist in the Eighteenth Century India», *Prague Papers on the History of International Relations*, 2007, p. 63-81; Ines G. ZUPANOV, « Cœurdoux, Gaston-Laurent », dans François POUILLON (dir.), *Dictionnaire des orientalistes de langue française, op. cit.*, p. 227-228 ; voir aussi, les monographies : Jean-Luc KIEFFER, *Anquetil-Duperron. L'Inde et la France au XVIIIe siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1983 ; et Sylvia MURR, *L'indologie du père Cœurdoux: stratégies, apologétique et scientificité*, Paris, École française d'Extrême-Orient, 1987.

(26) Abraham-Hyacinthe ANQUETIL-DUPERRON, *Législation orientale, ouvrage montrant [...] quels sont en Turquie, en Perse et dans l'Indostan les principes fondamentaux du gouvernement*, Amsterdam, Rey, 1778, p. 181.

(27) *Id.*, *Zend-Avesta* [éd. or., 1771], New York, Garland Publishing, 1984, t. I, p. 229.

(28) *Id.*, *Tableau historique de l'Inde*, Bouillon, Société typographique, 1771, p. 178.

À propos de la complexe stratification sociale du monde indien, il attribue à la variété et à la complexité des castes les coutumes et les caractères différents des groupes ethniques qu'il a observés, comme les Rajputs et les Malabaris :

« La différence singulière des mœurs & du caractère des Indiens est fondée sur les divers usages qui sont admis dans leurs Castes ou Sectes ; rien de plus opposé que les Rajipoutz & les Malabares pour les mœurs. Tant il est vrai que la doctrine influe sur le caractère des peuples : le fond de la Religion est le même chez ces deux Sectes différentes, mais la forme de celle des Rajipoutz & leur façon d'être est tout à fait opposée aux Malabares. Cette même différence existe dans toutes les Castes »²⁹.

Pour Duperron, donc, la diversité physique et culturelle des hommes règne aux Indes, et parmi les Indiens on trouve de guerriers braves et féroces tant parmi les hindous que parmi les musulmans. Ainsi, comme preuve que la férocité n'était pas la prérogative exclusive des Turco-Afghans en Inde, il cite l'exemple des Marathes³⁰, connus pour leur cruauté, pour leur dévastation du pays du Carnatique et pour les tortures barbares contre les habitants locaux :

« Dans la guerre ils sont cruels. On a vu les Marates porter dans la province du Carnate tout ce que la fureur peut imaginer d'affreux pour dévaster un pays, incendier les campagnes, pendant qu'avec des chaises de fer, ils donnoient une torture barbare, & mille fois plus douloureuse encore que tout ce qu'on a jamais imaginé dans cette horrible genre »³¹.

Duperron voit un lien entre les divisions internes parmi les Indiens, dues aux castes, et l'imposition d'une domination à travers toute l'Inde par les Mogols :

« Temur-Lengue, chef & prince des Mogols, étoit aussi ambitieux qu'Alexandre & beaucoup plus heureux ; il traversa les hautes montagnes qui séparent la Tartarie de l'Indoustan, profita des divisions qui régnoient parmi les Rois qui gouvernoient cette partie de l'Asie, les subjuga l'un

(29) *Ibidem*, p. 172.

(30) Sur les Marathes en général voir Stewart GORDON, *The Marathas (1600-1818)*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.

(31) Abraham-Hyacinthe ANQUETIL-DUPERRON, *Tableau historique de l'Inde*, op. cit., p. 176.



après l'autre &, sur les ruines de leurs trônes, il établit le vaste Empire des Mogols »³².

Malgré leur fanatisme et leur pratique de l'esclavage, les Mogols avaient néanmoins des lois sûres et stables, qui leur ont garanti le contrôle du subcontinent.

Toutefois, en démontrant une évidente empathie envers les anciens habitants de l'Inde (« Paisibles Indiens, antiques possesseurs d'un pays fertile... les Mahométans s'emparent d'une partie de vos côtes, des plus belles Provinces de l'Indoustan »³³), il souligne comme ces lois si étranges aux mœurs indiennes n'avaient pas empêché les conquérants de se mêler aux conquis, jusqu'à une collaboration ouverte :

« Vaincus [les Mogols] par votre douceur autant que par le climat, on les voit déposer avec vous cette fierté, cette rudesse, qui dans l'origine étoit le caractère de leur secte. Ils choisissent leurs Ministres parmi les Brame ; vos Banians sont leurs banquiers ; vos Raje-poutres, leurs meilleurs soldats ; & l'observateur à peine à distinguer par les usages, par la Religion, le pays qui obéit au Raja, de celui qui est soumis au Nabab »³⁴.

L'Inde, donc, est pour l'expérience de Duperron un pays généralement tolérant et « inclusif », du point de vue de la religion aussi :

« Aurangzebe³⁵ lui-même, malgré son zèle connu, mais peut-être simplement apparent, pour le Mahométisme, poussoit la complaisance pour les Rajas de ses Etats jusqu'à faire des sacrifices à la manière des Indous [...]. Les Missionnaires Chrétiens remplissent tranquillement dans l'Indoustan les fonctions de leur ministère ; plusieurs sont considérés du Mogol, des Grands de l'Empire. Si leurs travaux ne produisent pas des fruits considérables, il faut chercher la cause ailleurs que dans le despotisme de l'Inde »³⁶.

(32) *Ibidem*, p. 136-137.

(33) *Id.*, *Législation orientale...*, *op. cit.*, p. I.

(34) *Ibidem*, p. I-II.

(35) Aurangzeb ou Awrangzib (1618-1707), fils de Shah Jahan, a été le sixième empereur mogol de l'Inde. Généralement considéré comme soucieux de faire progresser l'Islam, en réalité – et Duperron l'écrit – il a été tolérant avec les hindous, se montrant un administrateur brillant et un homme d'État avisé. Il porta à son apogée l'empire mogol ; toutefois l'aggravation de la fiscalité provoqua des révoltes qui, à la longue, affaiblirent son État. Voir : Abraham ERALY, *Emperors of the Peacock Throne : The Saga of the Great Moghuls*, New Delhi, Penguin Books India, 2000 (2^e éd.), p. 329-378 ; et John F. RICHARDS, *The Mughal Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 165-281.

(36) Abraham-Hyacinthe ANQUETIL-DUPERRON, *Législation orientale...*, *op. cit.*, p. 22.



Le monde indien, cosmopolite et multiculturel, est entièrement digne – selon Duperron – du respect des Européens, qui après avoir bouleversé le pays pour y commercer avantageusement, ne doivent pas s'abandonner aux conquêtes territoriales directes. Il déclare, donc, sa condamnation totale tant envers la violente et désastreuse (pour la France aussi³⁷) rivalité franco-anglaise, que par rapport à la naissante hégémonie britannique :

« Les Européens sont-ils les maîtres de porter dans des contrées qui ne leur appartiennent pas, où l'on a bien voulu leur donner l'hospitalité ; sont-ils les maîtres d'y porter, d'y établir par la force leurs loix, ou plutôt l'abus cruel & intéressé de ces loix ? Leurs déprédations mercantiles les ont déjà assez fait connoître, sans encore ajouter aux premières injustices le spectacle du bouleversement des Empires, de Princes expulsés de leurs Etats massacrés, de Rois dans les fers ; de peuples fugitifs, de pays fertiles dévastés ! Attaquer sans raison un Roi, notre ami, chez qui nous avons un établissement ; prendre simplement son pays [...] : telle est la politique européenne dans l'Inde »³⁸.

Le père Cœurdox, lui aussi, souligne l'importance d'une connaissance directe de la réalité indienne pour bien comprendre la complexité d'un monde si loin de l'Europe, tant du point de vue de la religion que de celui des mœurs.

À ce propos, il critique les auteurs européens qui ont écrit, et qui écrivent, sur l'Inde sans y avoir jamais été, incorporant dans leurs écrits des erreurs et des méprises embarrassantes. Dans une lettre à Anquetil-Duperron, par exemple, il leur reproche de manquer d'attribuer leurs justes qualités guerrières aux troupes de l'Empereur Mogol, les représentant souvent ou comme sans courage et sans tactique, ou, au contraire, plus fortes et mieux organisés qu'en réalité³⁹. Cœurdox lui-même dénonce, en

(37) « Sous M. Du Pleix [Joseph-François Dupleix], les Anglois touchoient au moment d'une destruction totale. Et nous, après des expéditions brillantes, des acquisitions considérables, [aujourd'hui] à peine nous reste [...] un ponce de terrain dans le Continent ! Voilà donc le résultat de 30 ans de dépenses énormes, de risques & de périls ». Abraham-Hyacinthe ANQUETIL-DUPERRON, *Plan d'administration pour l'Inde*, dans Joseph TIEFFENTHALER (dir.), *Description historique et géographique de l'Inde*, 3 tomes, Berlin, impr. de P. Bourdeaux, 1788, t. III, p. LXIV.

(38) Abraham-Hyacinthe ANQUETIL-DUPERRON, *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde qui renferment : 1° La suite chronologique des Rois Marates du Tanjaour [...], 2° Le développement du cours du Gange & de celui du Gangra [...]*, 2 tomes, Berlin, impr. de P. Bourdeaux, 1786-1787, t. 1, p. 141.

(39) « Les troupes Maures [...] sont [...] fort méprisables et pour leur bravoure et pour leur manière de faire la guerre. Les Marates ne valent guère mieux que les Maures, mais parmi ceux cy il y a des Patanes qui sont véritablement braves ». Paris, Bibliothèque Nationale, Département des

quelque occasion, la lâcheté des troupes indiennes, malgré une certaine idée de l'honneur militaire chez le soldat indien individuel :

« Quoique ces troupes soient naturellement fort lâches, il y a pourtant parmi elles certains principes de bravoure, surtout parmi les Mogols qualifiés. Fuir dans un combat, lors même qu'on est plus foible, est une chose fort honteuse parmi eux : il faut être tué ou fait prisonnier »⁴⁰.

Cœurdoux dénonce également l'érudit abbé *Miguot* [sic], qui n'a jamais été en Inde et qui – à son avis – n'a rien compris au système religieux hindouiste : les Indiens, en effet, ont conservé des anciennes superstitions, incompréhensibles pour tous les Européens qui ne connaissent pas les langues et les cultes du pays. À ce propos, en 1771, il écrit à Duperron avec une ironie évidente :

« Quant aux *Mémoires* de vôtre illustre académique, ceux de M. l'abbé Miguot sur les Indes ont dû attirer les premiers ma curiosité. Quelle profonde érudition ! Est-il permis à l'esprit humain d'en contenir tant ? De la combiner, de la placer si à-propos ? Que ce savant abbé n'a-t-il voyagé comme vous en savant dans les Indes ? Il auroit évité quelques erreurs inévitables quand on écrit sur un pays éloigné, qui conserve encore toutes ses antiques superstitions [...]. Cet article des fables indiennes est totalement manqué dans les *Mémoires* [...]. On ajoute trop de foy à l'ouvrage d'Abraham Roger⁴¹ ; dans cet ouvrage que j'estime j'ay tâché de trouver quelques pages sans erreur et je n'ay pu y réussir. Il seroit à souhaiter que Mons. l'abbé Miguot, suivant les traces d'un autre savant, vint passer quelques années aux Indes. Quel plaisir pour nous d'y voir un savant si profond, et quelles connoissances n'y acquerroit-il pas pour perfectionner celles d'Europe sur les Indes⁴² ».

Manuscripts occidentaux (BN), NAF 8871, lettre de Cœurdoux à Duperron, Pondichéry, 10 février 1771, f.13 r\ v.

(40) Gaston-Laurent CŒURDOUX, *Mœurs et coutumes des Indiens*, version de N. J. Desvaulx [1777], établie et annotée par Sylvia MURR, *op. cit.*, p. 1987, p. 179.

(41) Il fait allusion à Abraham ROGER, *Le théâtre de l'Idolâtrie ou la Porte ouverte pour parvenir à la connaissance du paganisme caché...*, Amsterdam, J. Schipper, 1670 (éd. or., Leyden, 1651). L'œuvre du pasteur calviniste hollandais Abraham Roger (mort en 1649) eut une grande fortune en Europe jusqu'à la fin du XVIII^e siècle; toutefois Cœurdoux lui reproche un manque de connaissance des langues locales (en effet Roger déclare même avoir appris les « secrets » de l'hindouisme par la seule bouche du *bramine Padmanaba*, sans lire directement les livres indiens – voir *Le théâtre de l'Idolâtrie...*, p. 2).

(42) BN, NAF 8871, lettre de Cœurdoux à Duperron, Pondichéry, 10 février 1771, f. 14 r-15v.

Dans l'ensemble, Cœurdoux manifeste une attitude mêlée envers les Indiens, fusionnant une vision traditionnelle chrétienne et une approche laïque et vécue des religions de l'Inde, une vision euro-centrique en même temps qu'une sincère indophilie.

Cette ambivalence se voit bien dans les vues de Cœurdoux sur les castes de l'Inde : d'une part il souligne leur origine dans les anciennes traditions religieuses de l'Inde, mais de l'autre il les considère comme un système qui correspond en fait à une division de la société selon les occupations professionnelles. Dans les textes sacrés de l'Inde on ne trouve que quatre tribus principales, tandis qu'en réalité il existe de multiples subdivisions de ces groupes :

« Le nom de Caste est un mot non pas Indien, mais portugais, par lequel on entend surtout les différentes tribus dans lesquelles sont divisées les Nations Indiennes. La division générale la plus commune dans les Livres du pays est celle qui les partage en quatre tribus principales [...]. Ces quatre Castes générales pour toute l'Inde se subdivisent en d'autres particulières »⁴³.

Cœurdoux attribue à la stabilité sociale la permanence millénaire du système des castes dans la société indienne. Il prétend que la transmission des professions de père en fils, au lieu de constituer un désavantage, permet une amélioration des techniques des Indiens et le maintien de l'ordre social. L'institution des castes, donc, permet aux Indiens de continuer leur vie traditionnelle, malgré plusieurs invasions étrangères et plusieurs changements de régime politique :

« À quoi bon dira quelqu'un, [...] toutes ces distinctions de Castes et de tribus, sinon à gêner les Indiens et à les embarrasser en mille occasions ? On lui répond qu'il demande aux officiers militaires, à quoi bon ce partage des troupes en Régiments, en Bataillons, en Compagnies ; qu'il demande pourquoi les français sont partagés en trois états ou espèces des Castes [...]; qu'il demande à Moïse, ou plutôt à Dieu même pourquoi il partagea les Israélites en tribus, les tribus en familles, les familles en maisons ? C'est que plus on établit de classes de distinctions dans un État, plus il y a d'ordre et d'arrangement, de facilité à le conduire et à y conserver les bonnes mœurs. C'est effectivement ce que produisent les Castes indiennes : le déshonneur qu'attireroient à tout un corps les fautes d'un particulier,



(43) Gaston-Laurent CŒURDOUX, *Mœurs et coutumes des Indiens*, op. cit., p. 5.

l'engage à en faire lui-même justice, pour venger son honneur et retenir dans le devoir tous les membres qui le composent. Car les Castes ont leurs lois particulières, ou plutôt leurs coutumes, suivant lesquelles, à l'exemple des anciens Patriarches, elles exercent quelquefois une justice bien sévère sur les coupables »⁴⁴.

Grâce aux ressemblances entre les légendes des Grecs et celles des Indiens anciens, Cœurdoux formule l'hypothèse d'une origine commune « abrahamique » des Indiens et des Européens. Il souligne la similitude entre le récit biblique de Noé et un héros des légendes tamoules qui était passé par le déluge (un grand homme nommé *Manourou*, sauvé du déluge avec sept Sages Pénitents dans un bateau, qui reconstitue la société indienne selon les diverses castes) :

« Outre à cette origine fabuleuse des Castes [il se réfère à une légende qui fait naître les quatre castes des bras et des jambes de Brahma], qui est connue de tous les Indiens, on en trouve une autre dans leurs livres, laquelle fait remonter l'origine jusqu'au déluge, car il n'est point inconnu aux Indiens. Un grand homme parmi eux, nommé Manourou s'en sauva à la faveur d'un vaisseau avec les sept fameux pénitents des Indes. Après le déluge le nouveau restaurateur du genre humain distribua les hommes, dit l'auteur Indien, en diverses Castes. Il est à remarquer que ce mot Manourou est composé : MA signifie grand, et Manourou ne signifieroit-il pas le grand-Noé, le plus grand des hommes en effet dans l'ordre naturel et le plus respectable après Adam ? »⁴⁵.

Cœurdoux, donc, n'abandonne jamais le récit biblique selon lequel toute l'humanité descend de Noé. Dans le cas particulier des Indiens, il les considère fils de Japhet (et donc de Noé et d'Abraham aussi). Il suppose que les ancêtres des Indiens seraient venus du nord par le Caucase (nom qui au XVIII^e siècle était attribué à l'Himalaya) et mentionne que les Brahmanes du nord de l'Inde disent leur fierté d'être plus près, que les Indiens du Sud de l'Inde, du lieu de leur antique origine.

Faisant état de la difficulté de reconstruire l'histoire indienne à partir des légendes locales, Cœurdoux critique l'abbé Barthélemy⁴⁶ qui au

(44) *Ibidem*, p. 8.

(45) *Ibid.*, p. 14-15. L'étymologie du nom Manourou proposée par Cœurdoux est, selon les études linguistiques récentes, incorrecte : suivant Sylvia Murr, par exemple, le préfixe « ma » dans Manourou est brève et non point une contraction du préfixe « *maha* », « grand » (*ibidem*, p. 15).

(46) Jean-Jacques Barthélemy (1716-1795), dit l'abbé Barthélemy, ecclésiastique, archéologue, numismate et homme de lettres français, est connu par son œuvre *Voyage du jeune Anarcharsis*



contraire pensait qu'il suffisait, pour bien comprendre la complexité du subcontinent, de « ramasser s'il est possible ce qui peut concerner l'histoire des Nations et des Royaumes de l'Inde, et que des Missionnaires de l'Inde auroient pu traduire en leur langue »⁴⁷. À ce propos, il lui répond avec un exemple typique des récits – totalement fantaisistes aux yeux de la tradition historique occidentale – de l'histoire des Indiens, soulignant que l'Inde est un monde totalement différent de celui du Proche-Orient, le seul bien connu par l'abbé Barthélemy :

« Les Indes sont encore aujourd'hui en un pire état que ne l'étoit la Grèce dans ce qu'on appelle les tems fabuleux. La simple vérité de l'histoire est trop fade pour l'Indien. Des combats [où] une seule flèche enchantée détruit une armée entière, des Géants devant lesquels ceux qui entassoient Pélion sur Ossa ne seroient que des Pygmées, voilà ce qu'il goûte et ce qui l'enchanté. En trente et un ans de séjour dans les Indes, je n'ai eu connoissance d'aucune histoire de ce pays. Les Mogols en ont une en Persan de la conquête de l'Inde Supérieure, faite il y a sept ou huit cent ans par leur Nation. Un Missionnaire (le P. de Montjustin) avoit entrepris de la traduire en françois en la délivrant d'un déluge de fables dont elle est inondée. Les meurtres, les trahisons, les horreurs en tout genre dont elle est remplie lui ont paru former un tableau si affreux qu'il n'a pas cru devoir présenter aux yeux du public de si horribles vérités : il a abandonné son ouvrage »⁴⁸.

Bien que Cœurdoux soit respectueux de la civilisation indienne et que, de quelque façon, il arrive à l'apprécier, il ne manque pas de critiquer la superstition et l'ignorance chez les Indiens de son temps. Il dénonce leur idolâtrie, leur crédulité et surtout les moyens frauduleux de deviner le futur par la science occulte, par des formules magiques (ou *mantram*) et par des invocations au diable :

« Un pays où l'ignorance, la charlatanerie, la superstition règnent avec empire, ne peut manquer d'abonder en gens qui font professions des

en Grèce (1788). Il se dédia aussi à l'étude des langues du Proche-Orient, notamment le palmyrénien (un dialecte de l'araméen), le phénicien et l'égyptien. Voir Madeleine-V. DAVID, « En marge du mémoire de l'abbé Barthélemy sur les inscriptions phéniciennes (1758) », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 105-1, 1961, p. 30-42 ; et Guy BARTHELEMY, « Barthélemy, Jean-Jacques », dans François POUILLON (dir.), *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, *op. cit.*, p. 55-56.

(47) BN, NAF 8871, « Réponse au Mémoire de M. l'Abbé Barthélemy », [Pondichéry], 1763, f. 46v.

(48) *Ibidem*, f. 46v-47r.

Sciences occultes, de magie, de sorcellerie, de divination. Et ce sont surtout ceux qui se prétendent possesseurs des diverses Mantram propres à guérir les maladies et à en donner, à envoyer le Diable et à le chasser, à découvrir les vols, les choses éloignées ou futures »⁴⁹.

Cœurdoux, dans sa description de l'Inde de son temps, met à profit sa connaissance de première main, en particulier pour décrire l'institution du mariage, une affaire fort importante chez les Indiens. Un homme non marié, en effet, est sans statut social en Inde, et l'urgence sociale déployée pour remarier les veufs contraste avec les humiliations et les exclusions réservées aux veuves :

« La plus grande affaire et la plus essentielle pour les Indiens, c'est celle du mariage ; c'est celle dont on parle le plus et à quoi on se prépare de plus loin. Un homme qui n'est pas marié est un homme sans état et à qui il manque quelque chose pour être un homme dans sa nation. Un Brahme qui devient veuf est presque censé déchu de l'ordre ordinaire. On ne voit rien de plus pressé que de le remarier. On pense bien différemment pour les veuves [...]: le nom seul de veuve est une insulte. Mais une veuve remariée seroit cens fois plus odieuse et ne pourroit plus mettre les pieds chez personne de sa Caste »⁵⁰.

Il indique l'absence de paix et d'amitié entre les époux mariés en Inde⁵¹, et attribue l'acceptation par les femmes de la subordination dans le mariage à un attachement à la tradition car tout changement dans les comportements mari-femme serait vu comme une perte d'indianité, comme une sorte d'européisation forcée :

« Un mari regarde sa femme comme sa servante et non comme sa compagne ; aussi ne lui parle-t-il jamais familièrement. Les femmes y sont si bien accoutumées, qu'elles désapprouveroient une conduite contraire dans leur mari et le mépriseroient. J'en ai vu une fort courroucée contre le sien, parce qu'il vouloit causer quelquefois de bonne amitié avec elle : *A-t-il jamais vu de pareilles façons parmi nous ?* – disoit elle – *Est-il devenu Frangui et me prend-il pour une Européenne ?* »⁵².

(49) Gaston-Laurent CŒURDOUX, *Mœurs et coutumes des Indiens*, op. cit., p. 27.

(50) *Ibidem*, p. 51.

(51) « La paix et l'amitié sont rares dans les ménages indiens... », *Ibid.*, p. 56.

(52) *Ibid.*, p. 88.

Cœurdoux évoque lui aussi la pratique de la *sati*, avec rationalité et sans trop se laisser influencer par les écrits européens qui l'ont précédé, mais il ne s'étend pas sur ce rite-là. À son avis ce sacrifice est considéré à son époque comme une pratique en fort déclin, et comme ne concernant que quelques femmes brahmanes :

« Je ne parlerai point ici de cet antique et funeste usage qui engage les femmes à mourir volontairement avec leurs maris. Il est aboli dans la Caste des Brahmes de la péninsule de l'Inde [le Deccan] et je ne sais si on permettroit aujourd'hui, comme autrefois, à une Brahmani d'accompagner son époux au bucher. Une le fit pourtant en 1773 à Naour, ville de la côte du Coromandel, mais elle et son mari étoient étrangers et du pays de Guzarate, où ce barbare usage subsiste apparemment encore. La chose est devenue aussi fort rare dans toutes les Castes »⁵³.

Il conclut qu'il n'y a pas d'hypothèse valable pour expliquer l'origine de la pratique de la *sati*. Selon la tradition orale, la pratique aurait été introduite pour empêcher les femmes malheureuses dans leur mariage d'assassiner leur époux⁵⁴. Pourtant, selon Cœurdoux, ceci n'est mentionné dans aucun ancien livre sacré des Indiens. Au contraire, il croit qu'étant donné le statut peu enviable des veuves (une sorte d'esclaves domestiques), n'importe quelle femme indienne préférerait rester avec un mauvais mari plutôt que de se trouver veuve sans espoir de remariage :

« Quant à ce qu'ont écrit certains auteurs que cette usage avoit été introduit pour empêcher les femmes, mécontentes de leur mari, de s'en défaire en lui procurant secrètement la mort, j'ose assurer que ni par la lecture des livres, ni par le commerce des Indiens, jamais j'en ai eu connoissance de ce que ces auteurs ont avancé. Tout me porte même à croire le contraire : il vaut mieux après tout pour une femme Indienne

(53) *Ibid.*, p. 91.

(54) Cette idée a circulé en France au moins à partir de la fin du XVII^e siècle, par les contes des voyageurs dont Charles Dellon (1649 ?-1709 ?) a été parmi les plus connus: « Les Histoires des Indes apprennent que dans les premiers Siècles, ces pays furent gouvernez par des Princes Gentils, & que les femmes ennuyées de voir trop vivre leurs maris, les empoisonnoient sans scrupule ; plusieurs de ces exemples obligèrent les Rois qui n'étoient pas exempts d'un pareil traitement, à faire une Loy qui condamnoit les femmes de quelque âge ou qualité qu'elles fussent à être brûlées avec le corps de leurs époux ». Charles DELLON, *Nouvelle Relation d'un voyage fait aux Indes orientales [...] avec [...] un Traité des maladies particulières aux pays orientaux et dans la route et de leurs remèdes*, Amsterdam, Paul Marret, 1699 (éd. or., Paris, 1685), p. 63.



rester avec un méchant mari, que de devenir veuve sans espérance de trouver un meilleur sort par un nouvel engagement »⁵⁵.

Un tournant à la fin du XVIII^e siècle

La fin du XVIII^e siècle est donc un tournant pour ce qui concerne l'intérêt des élites françaises acculturées pour le monde indien. D'un côté on voit les dernières influences de la pensée universaliste et cosmopolite des Lumières – avec ses idées quelquefois un peu naïves et stéréotypées – se mêler aux premières réflexions des orientalistes *ante litteram* et, de l'autre, une attention particulière est portée au scénario géopolitique du subcontinent, où on peut assister aux derniers épisodes de la centenaire rivalité coloniale franco-anglaise⁵⁶.

À cette époque la connaissance de l'Inde, soit de sa vie politique, soit de ses mœurs et de ses religions, pour être considérée sérieuse et documentée, doit se fonder sur l'expérience directe *in loco*, à l'exemple des écrits de Duperron et de Cœurdoux ; une sorte de méthodologie pratique, fort différente tant de celle employée par la quasi-totalité des érudits de l'Âge Moderne (dont la connaissance de l'Inde se fondait presque entièrement sur les récits et les mémoires de voyageurs et de missionnaires), que de celle qui sera élaborée par les orientalistes à partir du XIX^e siècle, quand de nouvelles sources documentaires permettront des approches scientifiques différentes de la société et de la culture indienne.

En effet, au commencement du XIX^e siècle, en France, il y eut un développement évident des études du sanskrit parmi les orientalistes, avec le même effet dans toutes les recherches sur la culture et les religions indiennes : une attention particulière aux récits de la tradition classique, c'est-à-dire liée surtout aux *Veda* et à ses commentaires. Ainsi en 1815, Antoine-Léonard de Chézy (1775-1832) a créé, au Collège de France, la première chaire de sanskrit en Europe ; en 1821, à Paris, on a inauguré la Société Asiatique ; enfin, en 1868, l'École Pratique des Hautes Études a créé

(55) Gaston-Laurent CŒURDOUX, *Mœurs et coutumes des Indiens*, op. cit., p. 91-92.

(56) À propos de la politique française en Inde et de la rivalité avec les Britanniques après 1763, voir par exemple Siba Pada SEN, *The French in India (1763-1815)*, New Delhi, M. Manoharlal, 1971 (2e éd.) ; Sudipta DAS, *Myths and Realities of French Imperialism in India, 1763-1783*, New York, Peter Lang, 1992 ; et Gurbir MANSINGH, *French Military Influence in India*, New Delhi, Knowledge World, 2006. Voir aussi Philippe LE TRÉGUILLY, « Les aventuriers », dans Philippe LE TRÉGUILLY et Monique MORAZÉ (dir.), *L'Inde et la France, deux siècles d'histoire commune (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Paris, CNRS éd., 1995, p. 51-63 ; et, pour ce qui concerne le changement des relations euro-indiennes en général, Michael H. FISHER, « Diplomacy in India, 1526-1858 », dans Huw.V. BOWEN, Elizabeth MANCKE et John G. REID (dir.), *Britain's Oceanic Empire. Atlantic and Indian Ocean Worlds, c. 1550-1850*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012, p. 249-281.



une section spécifique pour les sciences historiques et philologiques : les élèves de ces institutions ont montré une attention marquée aux textes sacrés de la tradition védique, considérés comme les seules sources d'information vraiment objectives et « scientifiques » sur l'Inde⁵⁷. Progressivement, donc, cette hégémonie culturelle et intellectuelle des sanscritistes français a exclu de la diffusion d'informations sur l'Inde les anciens érudits qui s'étaient formés par un contact direct avec le monde indien.

Les nouvelles sources à peine découvertes ou entièrement traduites pour la première fois au XIX^e siècle – en fait seulement les œuvres de l'Inde Ancienne, de l'époque védique – sont considérées comme la seule manière correcte d'imaginer et de décrire l'Inde et l'hindouisme. Il y a, chez les sanscritistes de la nouvelle génération, peu d'analyse de l'hindouisme moderne et de son lien culturel avec la société indienne contemporaine : finalement, à leur avis, on peut connaître vraiment l'Inde uniquement à la lumière de sa littérature ancienne.

À ce propos, Roger-Pol Droit⁵⁸ relève également, dans l'Europe du XIX^e siècle, le passage d'une « vieille » *Indomanie* à une restriction des études indiennes aux experts indianistes, l'*Inde des Savants*. On ne prête plus d'attention aussi bien aux anecdotes qu'à l'expérience directe, et toute l'attention se porte dorénavant sur une analyse philologique des textes anciens. On passe, par conséquent, d'une connaissance basée sur les récits de voyage et sur les expériences personnelles des premiers orientalistes, à une priorité presque totale donnée aux ouvrages philosophiques et religieux

(57) À partir des années 1820, la disponibilité des traductions françaises d'ouvrages philosophiques et religieux de la tradition védique augmente considérablement, voir par exemple Antoine-Léonard DE CHÉZY, *Analyse du Mégha-Doûtah, poème sanskrit de Kâlidâsa*, Paris, Imprimerie royale, 1817 ; Antoine-Léonard DE CHÉZY, *Yajñadattabada, ou la Mort d'Yadjnadatta, épisode extrait du Râmâyana, poème épique sanscrit, donné avec le texte gravé, une analyse grammaticale très détaillée, une traduction française, et des notes [...], suivi par forme d'appendice d'une traduction latine littérale par J.-L. Burnouf*, Paris, imprimerie F. Didot, 1826 ; Antoine-Léonard DE CHÉZY, *La Reconnaissance de Sacountala, drame sanscrit et pracrit de Calidasa*, Paris, Dondey-Dupré, 1830 ; Eugène BURNOUF, *Le Bhâgavata Purânâ, ou Histoire poétique de Krichna*, 3 t., Paris, Imprimerie royale, 1840-1847 ; Hippolyte FAUCHE, *Ramayana*, 9 t., Paris, A. Frank, 1854-1858 ; Hippolyte FAUCHE, *Œuvres complètes de Kalidasa*, 2 t., Paris, A. Durand, 1859-1860.

(58) Roger-Pol DROIT, *L'Oubli de l'Inde. Une amnésie philosophique*, Paris, PUF, 1989, p. 139.

de l'époque ancienne, considérée désormais la période « classique » du subcontinent.

Massimiliano VAGHI
Université de Milan
massimiliano.vaghi@unimi.it